

DENIS COLOMBI

**POURQUOI  
SOMMES-  
NOUS  
CAPITA-  
LISTES** (malgré  
nous) ?

PAR L'AUTEUR DE  
**OÙ VA L'ARGENT  
DES PAUVRES**

PAYOT



Ni lavage de cerveau ni contrainte par la force, pas même culture ou simple organisation économique, le capitalisme est tout cela à la fois. Il s'imisce dans nos vies à travers une série de mécanismes par lesquels l'activité économique est apprise, légitimée et finalement (re)produite. Tous ces petits attachements, ces petits enrôlements, forment un maillage si serré qu'il est difficile de s'en extraire. Ainsi chaque jour nous agissons en accord avec ses principes. Bien souvent, nous y adhérons pleinement, même lorsque cela va à l'encontre de nos convictions. Nous n'y participons pas parce que nous sommes ainsi faits, nous sommes ainsi faits parce que nous y participons. On ne naît donc pas capitaliste, on le devient – qu'on le veuille ou non.

*Denis Colombi, sociologue, enseigne les sciences économiques et sociales au lycée. Auteur du blog Une heure de peine, il a publié Où va l'argent des pauvres.*

DENIS COLOMBI  
AUX ÉDITIONS PAYOT

*Où va l'argent des pauvres. Fantômes politiques, réalités sociologiques*

DENIS COLOMBI

**POURQUOI  
SOMMES-NOUS  
CAPITALISTES  
(MALGRÉ NOUS) ?**

Dans la fabrique  
de l'*homo œconomicus*

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-228-93015-4

## INTRODUCTION

### Le capitalisme est un jeu...

Que faisons-nous de nos journées ? Une partie d'entre elles est consacrée à produire, à gagner de l'argent ou à gagner sa vie comme on dit, ce qui implique bien souvent de d'abord faire gagner de l'argent à d'autres, à une entreprise, à un employeur, à des actionnaires. Une autre part est consacrée à consommer, à acheter des biens, des services, des choses, des objets, des œuvres, des prestations, à les accumuler, les collectionner, les utiliser un temps pour mieux les remplacer ensuite par d'autres, parfois différentes, parfois identiques. Souvent, devant l'un de nos achats, compulsif ou non, on se demandera si l'on en avait vraiment besoin, ou si l'on aura le temps de véritablement en profiter. Par moments, on se demandera pourquoi on a fait tant d'efforts pour ça, pourquoi l'on « perd sa vie à la gagner », pourquoi il nous faut « travailler plus pour gagner plus » sans savoir ce que l'on gagne vraiment, parfois sans même savoir toujours ce que l'on fait, ni pourquoi. Et pourtant, on continue, on produit, on achète, on consomme, on prend un crédit. On travaille pour rembourser ce crédit. Pour acheter encore. Produire encore. Consommer toujours. Travailler encore plus. Produire. Consommer. Travailler. À l'infini.

## *Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

Il y a quelque chose de très étrange dans nos vies économiques. Chacun a fait l'expérience au moins une fois dans sa vie d'un sentiment de vide face à un travail qu'il faut sans cesse recommencer sans en saisir la finalité, devant un achat inutile auquel on a pourtant été incapable de résister ou encore devant la destruction tout à la fois incompréhensible et apparemment inévitable de l'environnement... De fait, le capitalisme semble particulièrement facile à critiquer : il suffit pour cela de le décrire, de mettre à plat, comme je viens de le faire, certaines de ses manifestations ou certains des comportements qu'il nous fait adopter pour qu'en apparaisse les limites et l'absurdité. D'ailleurs, ni les théoriciens critiques ni la fiction ne s'en sont jamais privés. Pour dénoncer la condition du prolétariat de l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, Karl Marx n'avait pas grand-chose de plus à faire que de rapporter l'existence de la misère ouvrière, de la montrer et de la commenter – le travail d'analyse vient après. Et qu'a fait Chaplin dans *Les temps modernes* (1936) sinon décrire avec finalement bien peu d'exagérations et un soupçon de métaphore le travail à la chaîne et la réalité de l'industrie américaine de son temps ? Encore aujourd'hui, une série comme *Black Mirror* (créée en 2011 par Charlie Brooker) peut porter un regard critique sur le capitalisme sans avoir à faire beaucoup plus que d'avancer dans le temps de dix petites minutes<sup>1</sup> pour voir les conséquences prévisibles de l'ubérisation ou de l'évaluation permanente, quitte à se faire rattraper un peu trop souvent par la réalité...

### *Des critiques venues de toute part*

Absurde, donc, le capitalisme ? Sans doute. En tout cas, bien facile à critiquer... À tel point que l'on se demande qui,

exactement, le défend encore. Évidemment, sur le plan politique, la gauche se montre facilement critique vis-à-vis de l'économie de marché et plus généralement du fonctionnement actuel de l'économie, qu'il s'agisse d'en regretter certaines conséquences dommageables ou d'en appeler à une rupture révolutionnaire. Mais même à droite, là où l'on pourrait s'attendre à rencontrer les défenseurs du *statu quo*, les choses ne sont pas si évidentes que cela. N'est-ce pas Nicolas Sarkozy qui parlait, au lendemain de la crise de 2008, de « moraliser le capitalisme<sup>2</sup> » ? N'est-ce pas Jacques Chirac qui, dès 2002, mettait en garde contre les destructions écologiques<sup>3</sup> ? Et même Emmanuel Macron n'a pas hésité occasionnellement à dénoncer les dérives d'un « capitalisme devenu fou<sup>4</sup> ». Il n'y a pas qu'en France que les réserves vis-à-vis du système économique apparaissent. Si Donald Trump, à la tête des États-Unis, pouvait sembler l'incarnation même du capitalisme triomphant, ce fut pourtant lui qui lança une guerre commerciale contre la Chine et souhaita le retour à un protectionnisme pourtant peu compatible avec l'extension infinie des marchés. Évidemment, il ne s'agit pas de dire que sa pratique du pouvoir fut contraire aux intérêts des classes les plus fortunés – ce fut même tout le contraire –, encore moins que ses positions politiques avaient quoi que ce soit de commun avec les mouvements résolument anticapitalistes, mais il faut bien remarquer que, pas plus que d'autres, l'ancien président américain et présentateur de télé-réalité n'a suivi le script idéal du capitalisme, du moins pas de façon manifeste. Plus généralement, du côté de la droite conservatrice, on trouvera sans difficulté des gens pour s'inquiéter de la « marchandisation » et de ses périls dès lors qu'elle s'applique, par exemple, à l'accès à la PMA ou à la GPA pour les couples de même sexe... Le plus souvent, ceux et celles qui se prononcent fièrement pour le capitalisme et la liberté des

## *Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

marchés accompagnent ceux-ci de toutes sortes de conditions et réservent de fait ces beaux principes à certaines activités, certains moments, certains lieux – que l'on pense, par exemple, à l'ouverture des frontières promue pour les capitaux et les marchandises mais non pour les migrants... Ils sont peu nombreux, même chez les libertariens les plus agressifs, à se risquer à la cohérence et à pousser véritablement la logique capitaliste jusqu'au bout, sans doute conscients que cela rendrait leur discours moins audible et moins politiquement efficace.

Cela conduit d'ailleurs à d'étranges paradoxes. Comment expliquer, par exemple, que certaines des représentations les plus négatives du capitalisme viennent d'une entreprise qui en incarne parfaitement l'esprit et la pratique, à savoir les studios Disney ? De *Mary Poppins* à *Wall-E*, les films de la firme de Mickey sont loin d'être exempts de remise en question du système économique dominant. Dans la comédie musicale de 1964 adaptée du personnage de P. L. Travers, les passages où les enfants et leur nounou magique visitent le bureau de leur père sont l'occasion de mettre en scène une banque aux mains de grippe-sous sans âme, l'absurdité de la quête effrénée du profit et un environnement qui tue la joie de vivre de M. Banks – c'est d'ailleurs son licenciement qui lui permettra de retrouver le goût de ce qui est vraiment important, comme faire voler un cerf-volant avec ses enfants. Et dans le film des studios Pixar sur un petit robot abandonné sur Terre, on trouve tout à la fois une dénonciation de la catastrophe écologique en cours, du pouvoir des monopoles et du consumérisme. L'image d'un vaisseau ayant abandonné une Terre trop polluée pour dériver indéfiniment dans l'espace et peuplée d'humains obèses et débiles incapables de marcher à force de passer tout leur temps assis sur des fauteuils robotisés en regardant des publicités sur un écran laisse

## *Le capitalisme est un jeu...*

peu de doutes sur le fond du film. Que Disney parvienne à amasser des profits phénoménaux en faisant le commerce de messages aussi clairement critiques du système économique n'est pourtant pas un épiphénomène, tant on peut s'amuser à lister les productions hollywoodiennes qui entretiennent un rapport plus qu'ambigu avec l'économie capitaliste : d'*Invasions Los Angeles* de John Carpenter à *Ready Player One* de Steven Spielberg, en passant par *Avatar* de James Cameron ou *Joker* de Todd Philips, on ne compte plus les films qui mettent en scène le capitalisme dans le rôle de l'antagoniste, que ce soit sous les traits d'une invasion extraterrestre, d'un chef d'entreprise menaçant, de corporations maléfiques ou encore d'une ville corrompue. Même un summum du mercantilisme comme peut l'être *La grande aventure Lego* – soit un spot publicitaire d'une heure quarante pour convaincre les enfants d'acheter le maximum de jouets produits par une firme multinationale occupant déjà une position plus que solide sur son secteur d'activité – peut se payer le luxe de présenter son indispensable supervilain sous les traits d'un Lord Business en costume-cravate essayant tout à la fois de broyer le pauvre prolétaire innocent mais courageux qui sert de héros, et de figer l'imagination et la liberté des enfants sous sa passion de l'ordre et des profits !

Évidemment, pour beaucoup de ces films, le cinéphile attentif pourra sans doute expliquer pourquoi leur apparence anticapitaliste n'est qu'une façade qui cache une réalité beaucoup plus crue : souvent, le dénouement heureux se contente de remplacer un capitaliste mal intentionné par un capitaliste bien intentionné – à la fin de *Pretty Woman*, le héros ne finit-il pas par repousser le méchant financier au profit du bon capitaine d'industrie ? – et tout le monde se retrouve heureux sans pousser la critique plus loin, quand il ne s'agit pas simplement de faire

## *Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

l'apologie de la famille américaine ou de l'amitié plutôt que de penser à des alternatives politiques. Il n'empêche qu'il est frappant de voir comment le discours critique vis-à-vis du fonctionnement économique est facile à tenir, à décrypter et à accepter par les spectateurs – au point que sa monétisation s'avère hautement profitable. Ce que montrent ces exemples, c'est tout au moins que le capitalisme peut exister sans que chacun y adhère corps et âme. Ou, plutôt, sans que cette adhésion ait à être permanente : le capitalisme s'accommode fort bien de la contradiction.

### *Nos contradictions*

Pourtant, les contradictions sur le capitalisme ne sont pas seulement celles de quelques entreprises avides de faire du profit sur le dos de la critique sociale. En un sens, elles nous traversent tous et toutes, à des degrés divers. Tout le monde n'adhère pas totalement, loin de là, au capitalisme – et ce système tire sans nul doute sa force de sa capacité à exister et à fonctionner sans jamais avoir besoin d'une adhésion pleine et entière. Car, bien souvent, sans que nous le voulions vraiment, sans même que nous en soyons conscients, nous agissons en accord avec ses principes, d'une façon qui permet la quête infinie du profit et de l'accumulation.

Prenons le sommeil par exemple. Voilà une activité qui nous semble on ne peut plus naturelle, biologique même. Nous sommes nombreux à vivre avec l'idée que l'humain a besoin de huit heures de sommeil consécutives par jour. Nous pouvons même avoir le sentiment, lorsque nous arrivons à les avoir, de résister ainsi à la pression d'un capitalisme parti à l'assaut de nos nuits<sup>5</sup> et bien décidé à se saisir de ce temps inutile pour nous

faire travailler ou tout au moins consommer, le plus possible par le truchement des nombreux écrans qui s'affrontent pour nous voler notre attention et notre temps de cerveau disponible<sup>6</sup>. Et pourtant, comme le fait remarquer l'historien Roger Ekirch, cette simple conception d'un sommeil en un bloc unique de huit heures apparaît au moment des révolutions industrielles du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Avant cela, la norme en Occident, dont témoignent diverses sources collectées dans les archives, était plutôt le sommeil « biphasique », soit divisé en deux périodes séparées par une veille d'une heure environ où prenaient place diverses activités, allant de la prière aux soins des bêtes en passant par les relations sexuelles. Cette « grande transformation du sommeil » s'explique à la fois par la diffusion des éclairages artificiels – plus besoin de se coucher dès la nuit tombée avant cette fameuse phase d'éveil – et, surtout, par une organisation nouvelle du temps, liée aux transformations du travail et donc aux impératifs de l'industrialisation... et *in fine* au capitalisme. Rien qu'en dormant ainsi, par bloc de huit heures, non seulement nous libérons nos journées pour la production et la consommation, mais en plus nous nous livrons à une organisation rationnelle de nos emplois du temps, à une spécialisation des plages horaires et des activités et, finalement, à une rationalisation de nos existences dont nous ne percevons même plus, tant tout cela nous semble naturel et allant de soi, le caractère presque dystopique si nous l'appliquions à d'autres domaines d'activité...

Si quelque chose d'aussi simple que notre sommeil est modelé par le capitalisme et ses exigences, il faut bien envisager que ce soit également le cas d'une grande partie de nos comportements ou de nos modes de pensée. Et, même si cela n'est pas toujours agréable à reconnaître, il y a bien d'autres domaines où nous en venons à agir en accord avec ses principes. Bien souvent, nous

*Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

nous retrouvons dans une position semblable à celle de l'homme qui se déclare « bien évidemment féministe » tout en laissant à sa compagne la charge entière des tâches ménagères : même lorsque cela heurte les convictions politiques auxquelles nous sommes (officiellement du moins) le plus attachés, nos comportements concrets ne suivent pas forcément. Nous nous retrouvons en un sens capitalistes « à l'insu de notre plein gré » – pour reprendre la formule consacrée d'une dénégation peu convaincante. Comme consommateurs, non seulement nous achetons et consommons, mais bien souvent nous surconsommons, accumulons, jetons et remplaçons sans prêter attention aux conséquences sociales et écologiques de nos choix. Régulièrement, nous en venons à tout traiter comme des marchandises, même ce qui *a priori* révolte nos consciences : l'art, l'éducation ou même les autres êtres humains. Comme travailleurs, non seulement nous consacrons une part importante de nos vies à la production de richesses et de profits qui nous échappent en grande partie, mais en plus nous y éprouvons par moments du plaisir et de la satisfaction, comme autant de Sisyphe heureux de leur sort, persuadés que personne ne les a condamnés à pousser ce rocher, qu'ils l'ont choisi et que c'est leur gloire... Nous poursuivons des carrières où nous sommes « entrepreneurs de nos propres vies », acceptons les règles parfois cruelles des marchés du travail ou subissons des conditions de travail difficiles avec le sentiment qu'elles sont à ce point nécessaires ou inévitables que lutter contre est inutile. Sans doute personne ne se retrouvera entièrement dans ce bref tableau : sur tel ou tel aspect, il nous arrive de refuser, de dire non ou de simplement prendre de la distance avec les injonctions économiques. Mais qui pourra se targuer de mener une vie entièrement « anticapitaliste » ? Sans doute bien peu de monde.

*Pourquoi sommes-nous capitalistes ?*

Qu'est-ce au juste qu'agir en capitaliste ? Pour répondre à cette question, il faut commencer par une autre, pas particulièrement facile : qu'est-ce que le capitalisme ?

On se représente souvent le capitalisme comme désignant une forme d'organisation particulière de la sphère économique, comprise essentiellement comme celle de la production. De ce point de vue, on assimile le capitalisme à l'existence des marchés, des entreprises, de la propriété privée des moyens de production. Ce faisant, on limite souvent le capitalisme à un espace particulier de la société ou de la vie humaine, et on l'assimile aux capitalistes, aux riches, aux patrons ou aux financiers – d'Oncle Picsou au *Loup de Wall Street* – lesquels fournissent en sus des figures faciles à admirer ou, au contraire, à détester selon la position que l'on veut bien adopter.

Pourtant, lorsqu'il cherche à comprendre l'apparition et le développement du capitalisme, le grand sociologue Max Weber ne se limite pas à cet univers-là<sup>8</sup>. Pour lui, le capitalisme réside d'abord dans un comportement particulier, le « comportement capitaliste » : celui qui consiste à poursuivre le profit pour lui-même, non seulement à dégager, dans une activité de production, un certain surplus, mais encore à utiliser celui-ci pour tenter d'obtenir un surplus encore plus grand par la suite. Certes, c'est un comportement qui se rencontre dans les milieux que l'on désigne intuitivement comme capitalistes, qu'il s'agisse de l'actionnaire qui surveille son retour sur investissement ou du trader qui court après les bonus, mais il ne leur est assurément pas propre. Non seulement l'appât du gain et même sa poursuite indéfinie se retrouvent bien ailleurs dans la société, y compris là où l'on ne

*Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

l'attendrait pas forcément – l'artiste ou le sportif qui poursuivent inlassablement la quête de la reconnaissance et de la richesse sont-ils si différents ? – mais encore le retrouve-t-on tout au long de l'histoire, en bien des lieux et bien des époques, avant la naissance du capitalisme. Les marchands et les négociants ne désirant rien tant que l'accumulation d'or et de richesses se retrouvent dans bien des contes et des mythes de l'Occident et de l'Orient, tout comme la figure de l'avare ou du « dieu argent ». Autrement dit : il ne suffit pas qu'il y ait des comportements capitalistes pour que l'on puisse parler d'une « société capitaliste » – ou de capitalisme.

En effet, pour Weber, la particularité d'une société capitaliste, c'est que ce comportement ne relève plus d'un « penchant personnel, indifférent au plan éthique » mais devient « une maxime de conduite de vie à coloration *éthique*<sup>9</sup> ». Autrement dit, dans une telle société, la recherche du profit pour lui-même est légitime, valorisée et même encouragée. Ce qui n'était jadis qu'un comportement individuel, qui plus est souvent condamné, notamment par les religions, est devenu une norme importante sinon dominante – certes pas la seule existante, car les sociétés modernes sont aussi caractérisées par une « guerre des dieux<sup>10</sup> » où des principes éthiques différents coexistent et se contredisent, mais suffisamment ancrée pour qu'il soit possible de justifier son comportement au regard de ce principe<sup>11</sup>. D'immoral et de condamné par les religions – « Il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer au royaume des cieux » disent les Évangiles –, l'enrichissement est devenu une vertu. À tel point que l'on peut reprocher aux jeunes de ne pas avoir suffisamment envie de devenir milliardaires comme le faisait Emmanuel Macron lorsqu'il était ministre de l'Économie<sup>12</sup>. La caractéristique

## *Le capitalisme est un jeu...*

d'une société capitaliste, c'est que poursuivre le profit pour lui-même y devient, dans une certaine mesure, une obligation – ou, à défaut, a au moins une certaine légitimité<sup>13</sup>. Dans l'analyse de Weber, c'est une certaine interprétation religieuse, celle du protestantisme puritain, qui va, aux premiers temps du capitalisme, faire de l'engagement économique une vertu morale<sup>14</sup> et enclencher le processus de transformation de la société vers ce qu'il appelle le « capitalisme rationnel » (un terme sur lequel on reviendra). Or il reconnaît que cela ne concerne que le début de la trajectoire du capitalisme européen. Comme il l'écrit, « le puritain *voulait* être un homme besogneux – et nous sommes *forcés* de l'être<sup>15</sup> ». Nous sommes pris aujourd'hui dans une « cage d'acier<sup>16</sup> » qui nous pousse à agir en accord avec les principes du capitalisme.

De quoi est faite cette cage d'acier<sup>17</sup> ? Comment sommes-nous forcés à être capitalistes, malgré nous ? Ces questions n'admettent pas de réponse unique, telle que « par la contrainte et la force » ou « par l'idéologie et la manipulation ». J'avancerais ici plutôt l'idée que c'est par une multiplicité de mécanismes que se forge le comportement capitaliste : celui-ci est le résultat d'une foule de petits attachements et de petits enrôlements qui forment un maillage serré dont il est difficile de s'extraire. Pour le comprendre, passons par une autre métaphore.

### *De la cage d'acier au Monopoly*

Considérons, comme y invite le sociologue Allan G. Johnson<sup>18</sup>, le jeu du *Monopoly* – plus que n'importe quel autre jeu de société, il met en scène très explicitement l'imagerie attachée au capitalisme. Si lors d'une partie, on constate qu'un

*Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

joueur se comporte de manière prédatrice, cherche à accumuler les billets et les propriétés sur le plateau de jeu, s'emploie avec passion à ruiner ses adversaires, attribuera-t-on ce comportement à ses penchants personnels, à ses préférences, à ses goûts ou, pour le dire mieux, à sa personnalité ? Considérera-t-on même qu'il manifeste ainsi ses préférences politiques et ses choix conscients et raisonnés ? Cela n'est certes pas impossible, mais en rien obligatoire : en agissant de la sorte, le joueur ne fait que se conformer à ce que le jeu de *Monopoly* attend de lui. Il est parfaitement envisageable qu'il ait, en dehors du jeu, des penchants politiques et éthiques tout à fait différents, qu'il professe et mette en pratique la solidarité, le partage, le don et l'amour du prochain, de la même façon qu'un joueur d'échecs n'aura pas forcément l'âme d'un général prêt à sacrifier une partie de ses troupes à la protection d'un roi ou qu'un adepte du jeu vidéo *Mario* peut préférer la République à la monarchie et voir d'un mauvais œil le massacre des tortues ou le port de fourrure de raton laveur<sup>19</sup>. Dans tous ces cas, ce sont les jeux et leurs règles qui expliquent la façon dont se comportent les joueurs beaucoup plus que leur individualité ou leurs préférences. Est-il possible de jouer au *Monopoly* sans se montrer cupide ? Dans l'absolu, oui, mais cela n'est pas simple : il faut *a minima* renoncer à gagner ou accepter que ses chances de l'emporter soient très sérieusement revues à la baisse. Et si l'on veut détourner ou contourner les règles, voire en inventer de nouvelles, il faudra convaincre les autres joueurs et joueuses, ce qui va demander du temps, des efforts et des sacrifices. Dans un certain nombre de cas, il faudra même fabriquer un nouveau plateau de jeu, de nouvelles cartes « Chances » ou « Caisse commune », de nouveaux pions, etc. Accepter de jouer au *Monopoly* en se contentant de poursuivre le profit le plus grand

## *Le capitalisme est un jeu...*

possible au détriment de ses partenaires constitue ce qu'Allan G. Johnson appelle « le chemin de moindre résistance » (*path of least resistance* en anglais) : un comportement présélectionné par les paramètres du système où le joueur est inséré et dont l'adoption va demander le moins d'efforts et qui, de ce fait, sera le plus répandu parmi les personnes concernées.

Qu'est-ce qui contraint le joueur de *Monopoly* à se comporter conformément à ce que le jeu attend de lui ? Ni une force extérieure particulièrement oppressante, ni une adhésion idéologique même arrachée par une forme de manipulation ou de lavage de cerveau, mais plutôt un ensemble de dispositifs dans lesquels il est plongé. Pas seulement les règles proprement dites, mais aussi toutes les dimensions matérielles du jeu – son plateau, ses pions, ses dés, ses cartes, etc. – ainsi que ses dimensions proprement sociales – la présence d'autres joueurs, leurs stratégies, leurs actions et réactions, les relations qui existent et se tissent entre participants, etc. Aucun de ces éléments n'est en soi déterminant, mais leur combinaison est de nature à inciter le joueur à se comporter d'une certaine façon. Le chemin de moindre résistance s'avère extrêmement efficace pour guider nos actions.

À bien des égards, l'économie contemporaine ressemble au *Monopoly*. Comme dans celui-ci, on y recherche le « gain », que ce terme désigne la victoire ou la rémunération, la seconde n'étant que la déclinaison de la première dans une société capitaliste. Et le caractère ludique est souvent évoqué pour rendre compte, par exemple, des activités financières, présentées non seulement par leurs critiques, mais aussi par leurs praticiens, comme n'étant pas si éloignées du frisson que confère une nuit au casino. Dans tous les cas, il est facile, dans le capitalisme, de se trouver « pris au jeu », d'être à ce point

## *Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

obnubilé par celui-ci que l'on en oublie ce qu'on est en train de faire en réalité...

Pourtant, il y a une différence fondamentale entre le capitalisme et le *Monopoly* : pour ce dernier, nous pouvons toujours faire le choix d'arrêter de jouer ou, mieux, de ne pas commencer la partie. Ce n'est qu'une fois celle-ci engagée que les mécanismes propres au jeu peuvent agir. Il en va tout autrement du capitalisme : nous arrivons dans une partie déjà engagée. Comme l'écrivait Weber, « l'ordre économique capitaliste d'aujourd'hui est un cosmos immense, où l'individu se retrouve plongé à sa naissance et qui, pour lui, au moins en tant qu'individu, est donné comme un habitacle dans lequel il lui faut vivre – un habitacle dont l'immutabilité ne se discute pas<sup>20</sup> ». De là vient sans doute le sentiment d'enfermement que traduit la métaphore de la cage d'acier – après tout, un monde où l'on se trouverait dès la naissance obligé de jouer une partie infinie de *Monopoly* serait un cadre parfait pour une dystopie, au moins aussi terrifiante que la série coréenne *Squid Game*... Mais, pour le comprendre, il convient de s'efforcer d'ouvrir la boîte du jeu *Capitalisme* et de comprendre comment les règles et les pièces que l'on y trouve agissent sur les joueurs pour produire chez eux ces comportements qui permettent à la partie de se poursuivre car, au final, c'est eux qui rendent celle-ci possible. Voilà le projet de ce livre.

### *Au ras du sol*

Pour traiter du capitalisme, il pourrait sembler naturel de se tourner vers la science économique. Pourtant, force est de constater que ce thème-là n'est pas dominant chez les

économistes contemporains. Pour beaucoup d'entre eux, le capitalisme est un cadre idéologique qui n'a pas véritablement besoin d'être pensé et encore moins conceptualisé : que ce soit au plan théorique ou empirique, leur problématique est ailleurs – ils s'intéressent aux institutions à mettre en place pour garantir le meilleur usage des ressources rares, aux conséquences de telle ou telle politique ou plus classiquement au fonctionnement des marchés et de ses nombreuses imperfections<sup>21</sup>. Même si les travaux de Thomas Piketty ont tenté de remettre cette thématique sur le devant de la scène<sup>22</sup>, l'opération n'a pas entièrement été couronnée de succès, et ce sont plutôt les inégalités – autre thème d'une importance considérable et trop longtemps négligée par la « science lugubre » – qui ont fait l'objet de débats renouvelés. Quant aux chercheurs qui, essentiellement dans les rangs de ceux que l'on appelle les « hétérodoxes », traitent le plus frontalement du capitalisme, ils l'analysent le plus souvent à un niveau macroéconomique, c'est-à-dire à l'échelle de la régulation du système économique, et leurs travaux visent généralement à identifier des types différents de capitalisme ou à analyser les équilibres et déséquilibres de celui-ci<sup>23</sup>. Tous ces travaux sont évidemment fort utiles mais, sans tomber dans les caricatures les plus courantes sur la science économique<sup>24</sup>, il faut reconnaître que les économistes ne s'intéressent pas, ou peu, à ce qui nous préoccupe ici : l'action économique. Il s'agit le plus souvent pour eux de disposer d'une représentation de celle-ci pour construire un modèle, quitte à intégrer les limites cognitives et comportementales des acteurs<sup>25</sup>. Pour expliquer et comprendre l'action capitaliste et plus encore la façon dont elle est liée à une organisation sociale particulière, il faut emprunter un autre chemin, celui de l'enquête. Contrairement à la modélisation, il s'agit ici de replacer l'action dans

## *Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

son contexte sociohistorique : c'est la tâche que se donnent la sociologie ainsi que les autres sciences partageant le même mode de raisonnement telles que l'histoire ou l'anthropologie<sup>26</sup>.

C'est donc avant tout sur les apports de la sociologie que je m'appuierai ici, et plus particulièrement sur le champ de la sociologie économique, lequel a connu des renouvellements et des avancées importantes depuis les années 1980<sup>27</sup>, d'abord sous l'impulsion de Mark Granovetter aux États-Unis mais avec un développement particulièrement important en France<sup>28</sup>.

Avec l'histoire<sup>29</sup>, la sociologie est sans doute la discipline qui a le plus de choses à dire aujourd'hui sur le capitalisme et sur l'action économique. Comme on le verra, elle s'est développée au moment où celui-ci a pris son plein essor, autour des révolutions industrielles et politiques des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, à un moment où, confrontés à des bouleversements rapides et profonds, les individus avaient besoin de comprendre ce qui leur arrivait. Contrairement à l'économie, cette science a toujours refusé d'évacuer la dimension historique de ses objets : on ne peut, par exemple, y étudier le comportement « du » consommateur comme si celui-ci était le même en tout lieu et en tout temps. Au contraire, il faut le replacer dans son contexte, dans un lieu, une époque, une société. C'est pour cela que la sociologie n'a jamais pu ignorer le caractère capitaliste des sociétés contemporaines, c'est pourquoi elle s'est toujours employée à le comprendre, à l'analyser et, ce faisant, à en permettre la critique – c'est-à-dire que l'on prenne de la distance vis-à-vis du fonctionnement de l'économie et que l'on puisse s'interroger dessus. C'est à l'exercice de cet esprit critique que je voudrais inviter le lecteur.

*Le capitalisme est un jeu...*

*Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

## Artificiel et absurde

### Défaire l'évidence du capitalisme

Face au changement climatique et à la catastrophe écologique qui s'annonce, nous sommes nombreux à chercher des explications, si ce n'est des coupables contre lesquels se retourner. Des années de prise de conscience environnementale ont fini par nous convaincre, non sans mal, que nous, l'humanité, étions fautifs : nous consommons trop, produisons trop, jetons trop, polluons trop – et nous avons bien du mal à changer puisque la température continue de monter sans que nos comportements ou nos (trop rares) décisions politiques semblent suffire à faire quoi que ce soit. Pourquoi cela ? Pourquoi avons-nous détruit la planète et pourquoi continuons-nous à le faire ? Face à cette situation, une réponse simple est tentante : parce que l'être humain est ainsi fait, parce que l'avidité, la cupidité, la recherche effrénée du « toujours plus » et le mépris pour les conséquences, surtout si elles concernent les générations futures, lui sont intrinsèques. Les comportements qui nous conduisent au bord du gouffre seraient naturels, faisant de l'histoire de l'humanité une tragédie dont la fin apparaît, comme il s'entend, aussi fatale

*Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

qu'inévitable. Des versions scientifiques de cet argument existent : Sébastien Bohler, docteur en neurosciences et rédacteur en chef du magazine *Cerveau et Psycho*, a ainsi défendu, avec un certain succès médiatique, la thèse du « bug humain<sup>1</sup> ». Selon lui, c'est dans le fonctionnement même du cerveau que résiderait le problème : notre striatum produit de la dopamine lorsque nous mangeons, nous reproduisons ou recherchons du pouvoir. Ce mécanisme de récompense – sélectionné par l'évolution parce qu'il favorisait la survie dans un monde de rareté – nous conduirait aujourd'hui à poursuivre indéfiniment la croissance économique et la surconsommation au mépris des conséquences à long terme.

Cette façon de voir les choses n'est que la réactualisation d'une vieille idée selon laquelle les comportements économiques seraient naturels. Non seulement la production et la consommation répondent à des nécessités biologiques indiscutables – l'être humain a besoin de se nourrir, de boire, de se protéger du froid, etc. –, mais l'appât du gain, le désir d'accumulation ou la préférence pour le présent seraient également des données avec lesquelles il faudrait composer, qu'on les inscrive dans une zone bien identifiée du cerveau ou dans une nature humaine plus générale. Ceux qui mettent la catastrophe écologique sur le compte du capitalisme se tromperaient ainsi de cible et ne pourraient proposer que de mauvaises solutions puisque celles-ci ne tiendraient pas compte des traits et des biais inhérents à l'humanité.

Lorsque l'on envisage ainsi le monde, en effet, le mot « capitalisme » lui-même apparaît inutile. Au mieux, il s'agit d'un idéal vers lequel il faudrait tendre en éliminant les obstacles que la politique et la bêtise humaine mettraient sur le chemin de la nature – pour certains des libertariens les plus

acharnés, aucune société n'aurait jamais été capitaliste puisque des États, des mouvements sociaux et, plus généralement, des êtres humains ne cesseraient de s'opposer à ce qu'eux considéraient comme des lois de la nature destinées à s'imposer quoi qu'il arrive... Un paradoxe bien pratique tout de même.

« Capitalisme » est ainsi, selon l'expression de l'économiste François Perroux, un « mot de combat<sup>2</sup> », un mot qui clive et qui divise, qui fait la différence entre ceux qui sont pour et ceux qui sont contre. Un mot surtout qui est plus souvent utilisé par ceux qui font la critique du système économique que par ceux et celles qui le défendent. Pour ces derniers, il n'y a pas vraiment besoin de nommer ce qui va de soi ou ce qui relève d'autres réalités qu'économiques, comme l'ordre naturel ou le fonctionnement du cerveau humain. Parler de capitalisme, c'est déjà considérer que la société dans laquelle nous vivons se caractérise par certaines particularités qui la distinguent des sociétés passées ou autres. C'est aussi considérer que ces traits ne sont pas inhérents à l'humanité, mais ont une certaine artificialité : d'autres façons de faire, de penser, d'agir, d'organiser les relations entre humains seraient *a minima* possibles et n'auraient pas forcément moins de valeur que celles que nous connaissons.

On perçoit ici comment le terme n'est pas qu'un avatar critique mais dispose d'une véritable portée heuristique, une capacité à produire des effets de connaissance. Depuis au moins les Lumières, nous nous sommes assez largement acclimatés à un certain relativisme culturel : il a existé et il existe toujours des façons de faire et de vivre diverses au sein de l'humanité et nous avons appris que des pratiques qui peuvent nous sembler choquantes étaient au contraire considérées comme normales dans d'autres lieux ou à d'autres époques – et *vice versa*. Des efforts

## *Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

ont même été faits pour cesser de penser les transformations culturelles sous le seul angle du « progrès », en rejetant les façons de faire du passé dans le monde du « primitif » ou du « sauvage<sup>3</sup> », même s'il existe sans doute encore bien des préjugés et des prénotions à combattre. Mais, en matière d'économie, l'ethnocentrisme continue de prévaloir. Il faut donc commencer par « dénaturiser » nos comportements économiques, par leur rendre leurs spécificités. Et le terme « capitalisme » est fort utile à cet égard. C'est pour cela qu'il n'a pas intéressé uniquement les sociologues mais aussi les historiens.

Dénaturiser, cela signifie rendre à nos comportements économiques les plus quotidiens leur part d'exotisme, nous les faire apparaître comme étrangers, extérieurs à nous, et donc susceptibles d'une étude raisonnée – aucune approche sérieuse du capitalisme, ou même simplement de l'économie, ne peut se passer d'un tel travail. Mais c'est aussi accepter de voir leur part d'étrangeté dans un sens sensiblement différent : leur aspect étonnant, bizarre et, pour tout dire, bien souvent absurde. Car, si le capitalisme a rencontré et rencontre encore bien des résistances et des critiques, c'est parce que, lorsque l'on prend la peine d'en formuler les principes, on ne peut s'empêcher d'être saisi par une certaine incompréhension...

### *Le capitalisme aussi a une histoire*

#### FRANKENSTEIN ET L'*HOMO ŒCONOMICUS*

Considérer le capitalisme comme a-historique, c'est-à-dire sans histoire, naturel, est un biais fort ancien qui affecte encore une partie non négligeable des réflexions sur le sujet, notamment en économie – même si de plus en plus de chercheurs

sont conscients des problèmes que cela engendre. Il faut sans doute voir là un héritage d'Adam Smith, dont l'ouvrage *Recherches sur les causes et la nature de la richesse des nations*, publié en 1776, est considéré comme l'acte fondateur de la science économique proprement dite et dont l'influence intellectuelle dépasse largement cette seule discipline. Pour comprendre la formation des prix et de la valeur, le penseur écossais n'hésite pas à imaginer ce qui se passe dans « un peuple de chasseurs », supposant que « s'il en coûte habituellement deux fois plus de peine pour tuer un castor que pour tuer un daim, naturellement un castor s'échangera contre deux daims ou vaudra deux daims<sup>4</sup> ». Cet exemple peut paraître simple et anodin, un exercice pédagogique comme bon nombre d'enseignants en utilisent pour faire comprendre des idées complexes, mais il n'en suppose pas moins que les façons d'échanger et de valoriser les choses sont les mêmes dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle où vit Smith et dans ce « peuple de chasseurs » qui semble n'avoir d'autre ancrage historique que l'imagination de l'auteur. En effet, Adam Smith fait reposer une grande partie de son analyse sur l'existence d'un « penchant naturel à tous les hommes [...] qui les porte à trafiquer, à faire des trocs et des échanges d'une chose pour une autre<sup>5</sup> ». Ce serait cette tendance naturelle qui aurait porté les humains, sans qu'ils visent spécifiquement cet objectif, à diviser le travail, construire les marchés et bâtir, finalement, l'économie telle que nous la connaissons aujourd'hui – la monnaie, par exemple, ne serait, dans cette perspective, qu'une invention visant à faciliter les échanges, et n'aurait ni autres origines ni autres significations.

Cette façon de présenter le fonctionnement de l'économie est encore assez courante, au moins dans les ouvrages et cours d'introduction à la matière. Dans *L'économie en bande dessinée*<sup>6</sup>, qui

## *Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

reprend une trame extrêmement classique d'entrée dans la discipline, l'économiste Yoram Bauman et le dessinateur Grady Klein n'hésitent pas à mettre en scène un homme et une femme « des cavernes » – vêtus, comme on peut s'y attendre, de peaux de bête, les cheveux hirsutes et le parler rudimentaire – confrontés à des problèmes qui ne sont pas étrangers au lecteur moderne : ils ont des compétences différenciées, un temps de travail limité dont ils cherchent à maximiser les gains, et sont même à la recherche d'une alimentation équilibrée. Pour cela, ils mettent en œuvre le raisonnement sur les avantages comparatifs et les gains à l'échange produits par la spécialisation qui ne sera pleinement formulé qu'en 1817 par l'économiste David Ricardo<sup>7</sup>. La présentation est amusante et a sans aucun doute des vertus pédagogiques pour qui serait curieux de s'initier au raisonnement économique – elle bénéficie du reste de recommandations prestigieuses de la part de Jean Tirole et Eric Maskin, tous deux prix Nobel d'économie\*, et de Gregory N. Mankiw, auteur d'un manuel de référence sur la microéconomie. Mais elle n'en colporte pas moins l'idée d'une universalité des problèmes et des raisonnements économiques en projetant sur les

---

\* Il s'agit évidemment du « prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel », seul prix décerné par la fondation Nobel qui n'ait pas été créé par le testament d'Alfred Nobel. Il est parfois critiqué pour ne pas être un « vrai » prix Nobel et juste un moyen pour faire croire que l'économie est une science à l'égal de la physique. Dans la mesure où l'existence d'un prix Nobel ne saurait décider de la scientificité d'une discipline – sauf à accorder une confiance excessive dans le jugement de l'inventeur de la dynamite et de considérer que les mathématiques ne sont pas une science mais la littérature, oui – j'utiliserais dans cet ouvrage l'expression de « prix Nobel d'économie » pour des raisons de simplicité.

humains de la préhistoire les préoccupations modernes : la distinction entre un temps de travail et un temps de loisirs – ou au moins de non-travail – est tout aussi étrangère aux premiers temps de l'humanité que celle d'un repas équilibré.

C'est pourtant sur ces idées que se fonde également l'*homo œconomicus* (l'homme économique), à savoir la représentation du comportement humain qu'ont longtemps utilisée de façon dominante les économistes : un individu calculeur cherchant à maximiser sa satisfaction sous contrainte de ses ressources. Bon nombre de chercheurs ont complexifié cette figure en y intégrant, notamment, certains apports de la psychologie et de quelques autres sciences humaines, au point que certains d'entre eux n'ont pas hésité à proclamer son acte de décès<sup>8</sup>. Mais, tel le monstre du docteur Frankenstein, la créature des économistes s'est échappée et se retrouve désormais en embuscade dans bien des discours sur l'économie et dans bien des politiques publiques. Le professeur de droit américain James Kwak appelle ainsi « économisme » la façon dont les modèles simplifiés des cours d'introduction à l'économie ont largement infusé le débat public même si la plupart des économistes les considèrent comme dépassés ou au moins méritant de très fortes nuances<sup>9</sup>. Que les individus soient avant tout motivés par le gain et la recherche du profit, qu'ils soient calculeurs et maximisateurs, qu'ils préfèrent le loisir et l'oisiveté à toute forme d'effort si l'occasion se présente, tout cela constitue des représentations communes et extrêmement puissantes : c'est ce qui explique que l'on espère inciter les chômeurs à trouver du travail en baissant leurs indemnisations, que l'on pense que la moindre hausse d'impôt fera fuir des milliers de personnes – fortunées – hors des frontières nationales ou encore que les entreprises et les

## *Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

managers voient les travailleurs comme des tire-au-flanc potentiels qu'il faut mettre au travail coûte que coûte<sup>10</sup>.

Évidemment, la plupart des gens, y compris les économistes, sont conscients que les humains ne vivent plus aujourd'hui comme à la préhistoire et que l'économie s'est quelque peu transformée au cours des siècles. Mais, bien souvent, ces différences et évolutions sont vues en termes de technologie ou d'institutions plutôt qu'en termes de comportements ou, pour le dire de façon un brin pompeuse, d'anthropologie. Ce qui aurait changé, ce serait le développement de la propriété privée en tant que forme juridique, ou celui des marchés et des entreprises<sup>11</sup> – ces institutions découlant elles-mêmes presque naturellement des problèmes économiques fondamentaux qui se posent aux êtres humains – et, éventuellement, des possibilités nouvelles offertes au cours des siècles par les avancées technologiques. Finalement, nous ne sommes pas entièrement sortis du monde d'Adam Smith : nous continuons à penser que rien de fondamental n'a changé depuis les chasseurs-cueilleurs.

### L'ERREUR D'ADAM SMITH

C'est un point particulièrement regrettable puisque l'erreur d'Adam Smith en la matière est bien connue. Lorsqu'il suppose une inclination naturelle au commerce, le philosophe écossais ne fait que projeter sur le passé ses conceptions modernes.

Cette critique a été faite dès 1944 par l'économiste hongrois Karl Polanyi dans son maître-livre *La grande transformation*<sup>12</sup>. Celui-ci entend montrer que les comportements que nous tenons pour naturellement économiques ne l'ont pas toujours été, et que, avant ce qu'il appelle la « civilisation du XIX<sup>e</sup> siècle »,

l'économie était « encastrée » dans le social, c'est-à-dire qu'elle ne constituait ni un domaine à part des activités humaines – comme le suggèrent les rubriques « économie » des journaux – ni un type particulier de comportement. Évidemment, toutes les sociétés, à toutes les époques, ont été soumises à des facteurs économiques et ont dû trouver des moyens de subvenir à leurs besoins en transformant leur environnement. Mais, et c'est l'une des thèses centrales de Polanyi, les comportements, y compris ceux se rapportant à la production, à la répartition et à la consommation, étaient guidés par des principes divers et non exclusivement par l'appât du gain ou par la régulation marchande – plus encore, les marchés n'avaient qu'un rôle secondaire, limité, si ce n'est complètement absent. Dans le « peuple de chasseurs » de Smith, si, du moins, on s'appuie sur les connaissances disponibles<sup>13</sup>, il est probable que la chasse au castor ou au daim se soit moins faite pour tirer un prix de l'animal que parce que l'appartenance à la tribu ou au clan le commandait, parce que les chasseurs étaient liés aux autres par des relations de réciprocité et de cadeaux mutuels sans calculs de la valeur réciproque des dons<sup>14</sup> ou encore parce qu'il y avait des enjeux de positions sociales, commandés en outre par une certaine division sexuelle du travail. De même, beaucoup plus tard dans l'histoire, le paysan ne travaillait pas la terre dans le but de s'enrichir personnellement ni même de réaliser un chiffre d'affaires supérieur aux charges engagées, mais parce qu'il dépendait plus probablement d'une organisation domestique contraignante et qu'il lui fallait produire pour sa famille, son clan ou son seigneur. L'ardeur à la tâche et le sérieux au travail étaient moins motivés par l'espoir d'un profit que par des choses comme la piété religieuse, l'honneur ou encore la nécessité de tenir ou de conquérir un statut social. Des marchés

*Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

et des comportements intéressés existaient dans certains espaces et dans certaines professions, mais – Polanyi insiste sur ce fait – ils n'étaient ni exclusifs ni même dominants. Au regard de l'histoire de l'humanité, les façons de satisfaire les besoins humains, et plus encore les motivations qui ont guidé les individus, ont été particulièrement diversifiées et surtout toujours complexes, et rarement réductibles à un principe unique.

L'histoire que trace Polanyi est dessinée à grands traits, souvent sur la base de sauts historiques et géographiques pour le moins audacieux. Il a parfois sous-estimé certains phénomènes, comme la place des marchés à différents moments de l'Antiquité, et des recherches postérieures sont venues amender ou contredire certaines de ces affirmations. Mais sa présentation reste pertinente pour mettre l'accent sur les spécificités des sociétés contemporaines, ce qui explique son influence continue tant sur l'histoire que sur la sociologie ou l'économie<sup>15</sup>. En effet, ce sur quoi *La grande transformation* met l'accent, c'est sur la rupture qu'introduit le capitalisme, la spécificité de ce type de société par rapport aux autres. Autrement dit, Polanyi souligne que le capitalisme a une histoire et que cette histoire n'est pas tant celle du progrès technique ou scientifique ou de la construction de certaines institutions que celle d'un changement anthropologique plus profond. Car, fait-il remarquer, si Smith fait une erreur sur le passé, celle-ci s'est révélée être prophétique :

« On peut dire, rétrospectivement, qu'aucune interprétation erronée du passé ne s'est jamais révélée aussi annonciatrice de l'avenir. Car si, jusqu'à l'époque d'Adam Smith, [la] propension [à échanger] ne s'était guère manifestée sur une grande échelle dans la vie d'aucune des communautés observées, et n'était restée au mieux, qu'un trait secondaire de la vie économique, cent

## *Artificiel et absurde*

ans plus tard un système industriel était en pleine activité sur la plus grande partie de la planète, ce qui signifiait, pratiquement et théoriquement, que le genre humain était dirigé dans toutes ses activités économiques – sinon également politiques, intellectuelles et spirituelles – par cette seule propension particulière<sup>16</sup>. »

### POINT DE RUPTURE

Le capitalisme est donc avant tout une rupture. Celle-ci est particulièrement visible lorsque l'on compare les modes de vie, de production et de consommation à des époques différentes. Comme le souligne l'historien Anthony Galluzzo, « vers 1800, la plupart des Français étaient des paysans qui construisaient leur maison, avec la pierre, l'argile et le bois qu'ils trouvaient sur place<sup>17</sup> ». La majorité d'entre eux consommaient avant tout ce qu'ils produisaient eux-mêmes et les échanges étaient essentiellement locaux. Le marché existait, ne serait-ce que sur la place du village, mais personne ne l'aurait vu comme une force à même de rythmer les vies et de faire et défaire les existences. Deux siècles plus tard, « la communauté paysanne autarcique s'est effacée pour laisser place à une myriade de consommateurs urbains et connectés<sup>18</sup> ». Production et consommation, ces deux activités qui se sont si longtemps confondues, sont désormais séparées non seulement dans le temps et l'espace – fini les échanges locaux, voici l'ère de la mondialisation – mais aussi dans nos esprits : nous les pensons comme des choses distinctes et indépendantes, au point de considérer la consommation comme une fin en soi – l'idée même de shopping, c'est-à-dire l'idée de l'acte d'achat en tant que divertissement, que support de sociabilités qui n'a d'autre finalité que lui-même, qui se déroule dans des espaces qui lui sont entièrement dédiés et

## *Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

savamment organisés pour provoquer le désir, cette idée-là aurait été parfaitement inimaginable pour la majorité de la population il y a encore un siècle. Quant aux marchés, on en parle désormais volontiers au singulier, si ce n'est avec une majuscule – « le Marché » –, et le marché du village semble appartenir à un système économique tout à fait différent, voire, lorsqu'il se fait « bio » ou « solidaire », complètement alternatif.

Les transformations qui se donnent à voir ne sont ainsi pas que matérielles ou techniques : il ne s'agit pas seulement d'une augmentation quantitative des échanges ou d'une organisation différente de la production grâce au progrès technique. On peut voir aussi l'apparition de nouveaux comportements et de nouvelles catégories de pensées – la production, la consommation, le marché : autant de termes que nous utilisons parfois quotidiennement sans être conscients ni de leur relative nouveauté historique ni des conceptions économiques qu'ils charrient.

### ÉTRANGES MAGASINS

Prenons un exemple simple pour illustrer cela. Peu de gestes peuvent nous sembler aussi évidents qu'un achat dans un magasin : on y entre, on regarde les produits, on en sélectionne un ou plusieurs, on paye, le vendeur ou la vendeuse nous rend la monnaie si cela est nécessaire, on ressort, et la transaction s'arrête là. C'est une forme de commerce que l'on peut, comme la propension au commerce de Smith, facilement projeter à travers les âges et les pays. Après tout, c'est celle qu'adoptent les magasins dans la plupart des jeux vidéo, y compris ceux situant leur action dans le passé, qu'il s'agisse de reconstitutions historiques ou de simples fantaisies : les échoppes y ont des horaires

d'ouverture ou sont ouvertes en permanence pour faciliter l'action du joueur, un tenancier se tient derrière un comptoir, les produits sont disposés sur des étales ou présentés dans des listes, les prix sont fixes et clairement affichés, etc.

Pourtant, cette forme d'échange est loin d'aller de soi – et son adoption dans un cadre vidéoludique doit évidemment beaucoup plus à des questions d'accessibilité du gameplay qu'à un souci de réalisme historique. Si des magasins existent bien depuis au moins l'Antiquité<sup>19</sup> et ne sont pas propres à l'Europe ou à l'Occident, loin s'en faut, leur fonctionnement quotidien tel que nous le connaissons, n'a rien d'universel. Revenant sur ses enquêtes ethnographiques dans la Kabylie de la fin de l'ère coloniale, Pierre Bourdieu rapporte combien l'apparition de commerçants à plein temps, conséquence d'une imposition rapide du capitalisme *via* la colonisation, vient perturber l'ordre économique « précapitaliste » qui régnait jusqu'alors<sup>20</sup>. Dans celui-ci, le commerce ne pouvait être qu'une activité complémentaire pour les paysans : « on aurait considéré comme un “paresseux” celui qui serait resté “assis sur une chaise”, des “journées entières”, “à l'ombre”<sup>21</sup> ». La boutique n'était donc ouverte que tôt le matin, avant le départ aux champs, et le soir au retour du travail. D'ailleurs, elle faisait partie de l'habitation, et il fallait parfois « appeler ou entrer dans la maison pour se faire servir un paquet de café ou de sucre ». Quant à l'échange lui-même, il ne donne pas lieu à un rendu de monnaie : le plus souvent, les clients arrivent avec à la main « la somme minutieusement décomptée correspondant exactement au prix de l'objet que l'on vient acheter<sup>22</sup> ». Autant de pratiques qui étaient cohérentes avec tout un système de croyances, où les relations que nous appellerions économiques étaient guidées par des représentations bien différentes,

*Pourquoi sommes-nous capitalistes (malgré nous) ?*

notamment par des questions de dons et de contre-dons entre parents et entre voisins, excluant la possibilité d'un calcul et encore plus la recherche d'un profit.

La situation de la Kabylie à la fin des années 1960 est particulièrement intéressante pour Bourdieu parce qu'elle permet de voir des discordances entre les dispositions économiques précapitalistes et ce nouvel ordre économique qui s'impose. Les transformations en cours laissent en effet certains de ses informateurs dans une situation d'incompréhension ou d'agacement face à des catégories qui, en d'autres lieux et à d'autres époques, apparaîtraient comme allant de soi. C'est le cas de la notion de « métier » qu'un vieux paysan commente ainsi : « Maintenant, tout est métier. Quel est ton métier, demande-t-on ? Et chacun de se trouver un métier. Qui, pour avoir entreposé trois boîtes de sucre et deux paquets de café dans un local, se dit commerçant ; qui parce qu'il sait clouer quatre planches se dit menuisier ; les chauffeurs ne se comptent plus, même s'il n'y a pas de voitures, il suffit pour cela d'avoir en poche son permis. Est-ce que cela donne à manger<sup>23</sup> ? »

On voit ici la profondeur de la rupture qu'implique l'entrée dans le capitalisme. Comme le note Bourdieu, « l'apprentissage de l'économie moderne ne se réduit pas, comme on pourrait le croire, à sa dimension purement technique<sup>24</sup> » : c'est tout un *habitus* qui est en jeu, c'est-à-dire un ensemble de dispositions profondément ancrées dans les individus et qui déterminent leur façon de voir le monde et de s'y mouvoir. En nous rendant dans un magasin pour faire un achat aussi simple soit-il, c'est cet *habitus* économique que nous mettons en œuvre, c'est lui qui nous permet d'adopter un comportement en accord avec celui des autres, et notamment du commerçant,

sans même que nous ayons à y penser. Et comme tout habitus, celui-ci est le produit d'une longue histoire.

### *Des capitalistes au capitalisme*

QUAND COMMENCE LE CAPITALISME ?

Si le capitalisme est une rupture, on peut à bon droit se poser la question suivante : quand cette rupture a-t-elle eu lieu ? Ou pour le dire autrement : où faut-il faire commencer l'histoire du capitalisme ? La réponse est loin d'être consensuelle : à vrai dire, elle constitue un terrain d'affrontements particulièrement âpres entre historiens<sup>25</sup>. Les « dates de naissance » proposées s'échelonnent de l'Antiquité – où certains analysent le développement d'un « capitalisme antique » avec par exemple des banques et de véritables industries – jusqu'aux révolutions industrielles du XIX<sup>e</sup> siècle qui occupent une large place dans les manuels scolaires et, par ce biais, dans les représentations communes. Certains points de débats sont d'une actualité brûlante : savoir si, comme l'avance ce que l'on appelle la « nouvelle histoire du capitalisme<sup>26</sup> », la traite négrière et le pillage colonial ont permis l'accumulation primitive de richesse qui lança le mouvement de transformation capitaliste en Europe et aux États-Unis n'est pas qu'une question qui intéresse seulement les historiens mais elle soulève aussi des enjeux politiques importants quant aux inégalités de développements contemporaines et aux réparations que certains mouvements politiques réclament à cet égard – par exemple le « Project 1619 » lancé par le *New York Times* en août 2019. De même, savoir si les plantations esclavagistes du sud des États-Unis étaient des entreprises particulièrement rentables ou si, au contraire, elles n'étaient que des survivances